À la fin du Grand Siècle, les mémoires fictifs de Courtilz de Sandras ont connu un succès considérable, dû aux relations nouvelles et séduisantes qu’ils établissaient entre genre romanesque et discours historique. Il nous a semblé important d’évaluer la place de ce dernier au sein des mémoires apocryphes et de réfléchir sur son rôle dans ces textes. En examinant les traits caractéristiques de l’univers fictionnel que réussit à construire le simulacre d’écriture mémorialiste mis en place par le romancier, nous avons été sensible à la forte cohérence de la représentation du monde qui s’y déploie, ainsi qu’à la dimension satirique de l’écriture de Courtilz. Dans quelle mesure et de quelle manière Courtilz fait-il œuvre d’historien à travers la rhétorique particulière des pseudo-mémoires ? Quelles singularités cette forme romanesque présente-t-elle grâce au dispositif spécifique choisi par l’écrivain ? Comment l’énonciation participe-t-elle de l’élaboration d’un discours polémique ? Telles sont les questions qui ont guidé notre étude.

Notre premier chapitre est consacré à la présentation de Courtilz de Sandras, de ses mémoires apocryphes, et du contexte historique et littéraire dans lequel s’inscrivent les neuf ouvrages du corpus. Les problèmes d’éditions et les difficultés d’établissement de l’œuvre de Courtilz, corollaires de son statut d’écrivain clandestin, ont nécessité une mise au point préalable, qui porte à la fois sur le parcours biographique du romancier anonyme et sur la délimitation de notre corpus d’étude.

Dans le second chapitre, l’interrogation porte sur la valeur historique des pseudo- mémoires. Elle commence par une observation de la place considérable voire démesurée occupée par les digressions historiques, militaires et politiques dans le récit autodiégétique fictivement produit par les prétendus mémorialistes. Héritée des mémoires authentiques des XVIe et XVIIe siècles, la forte présence des éléments historiques se charge dans les romans de Courtilz d’une signification nouvelle, dans la mesure où les digressions entrent en concurrence avec la fiction autobiographique. Aussi nous sommes-nous intéressée à la façon dont les parties consacrées à l’histoire s’insèrent dans le récit autodiégétique des mémorialistes fictifs.

L’origine apocryphe des pseudo-mémoires et la suspicion qu’elle a engendrée chez les critiques contemporains de Courtilz nous ont incitée à réfléchir sur la valeur de ces exposés à teneur historique : écrivain décrié par les auteurs et bibliographes de son temps pour son utilisation approximative des sources, Courtilz privilégie sa propre mémoire et le témoignage direct de ses anciens confrères de l’armée ou de ses pairs de la cour ; il manifeste une prédilection marquée pour l’anecdote, l’épisode particulier et le détail narratif. Le discours pseudo-historique se révèle alors teinté de littérarité et de subjectivité.

Mais on peut malgré tout, en confrontant les mémoires fictifs à l’historiographie et aux mémoires authentiques, déceler dans ces textes une certaine validité historique. Un examen des problèmes liés à l’écriture de l’histoire au siècle classique montre que la quête d’une vérité exemplaire pousse l’historien à combler d’éventuelles lacunes et à substituer au vide laissé par les traces et sources manquantes le récit de faits vraisemblables. On peut alors mettre en évidence une caractéristique des mémoires romanesques de Courtilz, puisque ce dernier n’applique pas systématiquement ce principe et se garde dans une certaine mesure d’imaginer des faits non avérés. Nous avons également observé la manière dont les mémorialistes abordent les faits historiques dans les mémoires authentiques : comme tout récit réalisé *a posteriori*, ces textes posent le problème de la fiabilité de la mémoire, soulèvent la question de la vérification des sources et impliquent le soupçon lié à la sincérité du narrateur. En quoi sont-ils plus véridiques, plus exacts que les mémoires apocryphes sur le plan de l’histoire ? En tentant de répondre à cette question, nous avons pu caractériser l’originalité de l’écriture pseudo-mémorialiste mise en scène par Courtilz, qui présente à la première personne la vie d’un personnage parfois authentique, sans son aval, mais tout en conservant une relative exactitude historique. Dans les pseudo-mémoires s’effectue alors une redéfinition des notions mêmes d’authenticité et de fiction.

Le troisième chapitre est consacré à l’examen des spécificités de la forme romanesque créée par Courtilz. Nous avons constaté la mixité générique profondément marquée des œuvres du corpus ; même au sein des épisodes où l’auteur exploite des topoï de l’écriture romanesque, la dimension historique et documentaire est présente. La forme romanesque pratiquée par Courtilz inclut une part de témoignage historique sur la réalité de l’époque décrite ; ce témoignage est véhiculé par le regard du personnage aux prises avec son temps, que ce personnage soit un protagoniste fictif ou qu’il soit inspiré d’une figure réelle, que ses aventures renvoient à des faits historiques ou à des événements invérifiables. S’explique d’ailleurs ainsi le succès qu’a remporté auprès du public contemporain, dédaigneux du romanesque héroïque, une forme novatrice de roman offrant la garantie de la vraisemblance et la dignité conférée par la présence d’une trame historique.

Les singularités formelles des romans de Courtilz nous ont amenée à examiner les marques de leur atypisme. À un contenu thématique sans unité rigoureuse s’ajoutent une forme marquée par l’inachèvement et l’éclatement, des structures d’apparence souvent aléatoire et un style parfois énumératif. Les personnages-mémorialistes de ces textes n’accomplissent pas de destin et semblent même menacés dans leur statut de personnage romanesque. Courtilz privilégie l’anecdote au détriment de la construction globale du récit d’une existence ; les redites et l’utilisation de topoï identiques d’un ouvrage à un autre ne contribuent pas non plus à la singularisation des pseudo-héros.

Mais Courtilz semble s’appuyer sur cet inachèvement et cette déstructuration pour construire un univers romanesque original, dont l’unité est assurée par une forme atypique signifiante. Nous avons observé dans le quatrième chapitre la manière dont s’opère la création d’un univers diégétique cohérent, par la mise en place de motifs qui structurent un apparent désordre : l’examen de ces motifs montre que les pseudo-mémoires de Courtilz sont marqués par un pessimisme qui leur confère une unité forte. Ces romans décrivent, à travers le récit à la première personne et les événements vécus par le personnage, l’écrasement progressif et inéluctable de l’individu par la force désincarnée de l’État et des rouages institutionnels. Le héros, noble désargenté qui se réclame des valeurs d’une féodalité anachronique, tente de faire fortune au service des ministres mais se heurte à la mécanique inopérante d’institutions absurdes ou à l’ingratitude décevante des hommes ; la tentative de faire carrière est vouée à l’échec, sauf dans le cas où le personnage accepte la compromission et renonce à une certaine éthique, pour s’adonner parfois à l’escroquerie ou au brigandage. Dans tous les cas de figure, le pessimisme affecte la représentation d’une individualité menacée par la modernité et la nouveauté du régime ; les mémoires apocryphes de Courtilz dévoilent ainsi la scission interne du personnage, partagé entre sa fonction auprès du ministre et sa sphère particulière, entre intérêts publics et privés, qui s’avèrent incompatibles. Les mémoires fictifs inversent alors l’image positive des mémoires authentiques de la noblesse militaire, considérés au XVIIe siècle comme l’essence même de la narration aristocratique, en présentant sous la plume supposée d’un noble la dégénérescence du moi dans un ordre sociopolitique nouveau.

L’émiettement du moi est d’autant mieux suggéré que, pour mettre en place le simulacre des mémoires, Courtilz utilise la première personne. Les silences que la narration à la première personne permet de ménager traduisent l’incapacité du mémorialiste fictif à analyser avec lucidité les événements subis par le moi de l’époque. Le recours à la première personne autorise une narration lacunaire où auto-analyse et interprétation des faits sont souvent escamotées ; ainsi les héros-narrateurs de Courtilz sont-ils fréquemment en butte à un échec de l’expression du moi, prolongement symbolique de leur échec social.

La forme lacunaire, la composition et le style heurtés des pseudo-mémoires prennent alors tout leur sens dans la construction de cet univers de l’échec : les digressions envahissantes confortent l’impression de déconstruction du moi, tandis que les soi-disant maladresses de composition et de style épousent le cheminement accidenté des existences mêmes et transcrivent l’effort défaillant d’une mémoire incapable de construire l’image d’une destinée cohérente à partir des événements épars d’une vie chaotique.

Dans notre cinquième et dernier chapitre, nous avons tenté de montrer que le pessimisme est lié, dans l’univers diégétique des pseudo-mémoires, à la mise en place d’un discours polémique. Ce pessimisme n’exclut pas un aspect plaisant des mémoires fictifs, dans lesquels Courtilz cultive malgré tout une certaine légèreté de ton, perceptible dans le choix des anecdotes. Mais la propension à l’humour est souvent utilisée à des fins satiriques ; l’écriture de Courtilz bascule alors dans un discours ironique, qui s’attache à la dénonciation des travers d’une humanité très largement décrite comme vaine et déloyale. L’originalité de Courtilz s’exprime pleinement lorsqu’il étend sa critique aux institutions et au système social et politique, représentants du mal sans visage qui s’acharne sur l’individu : l’accumulation de malheurs dans le récit des mémorialistes supposés favorise la satire détournée, rarement explicite, du système centralisateur du pouvoir personnel, qu’il s’agisse de celui qu’exerce le roi ou de celui des ministres qui le représentent. Par le seul exposé des faits, cette satire autorise une présence minimale de commentaires directs et, quand ces derniers sont formulés, le dispositif des pseudo-mémoires les énonce de façon ambiguë. La polyphonie provoquée par la forme apocryphe permet par ailleurs des effets de décalage propices à l’élaboration du discours ironique de l’auteur : ce discours se fait entendre dans la discordance entre la parole pseudo-mémorialiste et les événements de la diégèse, qui jettent le discrédit sur cette parole.

Cette dimension polémique pose le problème du temps de l’écriture : la forme des mémoires suppose une distance entre temps des événements vécus et temps de l’écriture, censée garantir le désengagement politique du mémorialiste, qui compose souvent son récit dans une situation de retraite à la fois spatiale et spirituelle. Ce désengagement implique que le récit ne constitue pas un moyen d’action sur le présent ; or l’exemple des mémoires de Retz montre que la fiction de l’écriture *a posteriori* n’est parfois qu’un leurre destiné à masquer la visée pragmatique de l’écriture, véritable moyen d’action. Le dispositif original des mémoires apocryphes renforce ce paradoxe : l’écriture pseudo-mémorialiste exploite la fiction du désengagement, ce qui permet à Courtilz de masquer son propre discours polémique. Le temps de l’écriture réelle de ses mémoires apocryphes est contemporain du règne personnel de Louis XIV et cette écriture constitue un véritable instrument polémique, alors même que les personnages sont supposément assagis et retirés de la vie politique au moment de la rédaction fictive : l’implication du romancier dans la critique de son époque est en réalité totale.

Au croisement de l’histoire, des mémoires et de la fiction, les romans en forme de mémoires créés par Courtilz de Sandras invitent à reconsidérer la fiction, non plus sous l’angle de l’erreur, du mensonge et de la tromperie, comme l’ont exprimé les contemporains de l’auteur, mais dans la perspective de l’innovation littéraire : en popularisant une forme romanesque encore peu pratiquée, fondée sur l’écriture apocryphe, Courtilz a proposé un paradigme original, espace d’une connivence avec le lecteur et lieu d’expression d’une critique sans concession du monde qui fut le sien.